L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

VENDREDI, 3 AVRIL 1885.

L'ART AU WORLD'S FAIR

DE LA

NOUVELLE-ORLÉANS.

LE SALON.

III

A coup sûr, c'est chose excellente parfois que de se laisser décevoir, charmer par des effets d'optique.

Vous et moi, tous, je suppose, nous nous surprenons, n'est-ce pas ? à suivre de l'œil les nuages du ciel et leurs étranges arabesques ; peintres à la palette prestigieuse, aux fantaisies infinies. Nous retrouvons fréquemment dans leurs innombrables et mouvantes combinaisons la silhouette des frêles chateaux de notre imagination, les castilles indécises qu'improvise pour nous cette baguette de fée qu'on nomme la rêverie, et qu'elle efface aussi vite.

Comme le nuage qui passe ou se fond, les illusions—optique et pensée—disparaissent rapidement. Une fois renversées les chateaux aériens, plus fragiles encore que ceux d'Espagne ; il faut songer à avoir pignon sur rue, songer à l'abri sérieux, durable, fait de bois, de brique ou de pierre. Nous sommes à l'âge du positivisme, du chiffre.

Elle a soubré, comme jadis l'Atlantide, cette aimable île de Ruach où Pantagruel rencontra habitants ne mangeant ni ne buvant sinon vent ; n'ayant mais sous lque de gyronettes." Le moulin à vent ne nous insulte plus notre nourriture. Il est, lui aussi, dans le mouvement ; il s'est fait trafiquant et nous la moud sous forme de farine payable et seulement à beaux deniers comptant.

Ces réflexions placées au début de cette Revue du Salon de peinture et de statuaire du World's Fair, me viennent en tête à la suite d'une conversation avec un ami, d'un esprit de belle portée incontestablement, mais dont les illusions ont le vol plus élevé encore, malgré les leçons, les ecoles que lui ont valu les années.

Selon lui nous sommes ici une majorité de pessimistes ; les inquietudes sont immotivées ; c'est maintenant que commence pour l'Exposition la période dorée. Les deux mois d'avril et de mai amèneront, sinon une pléthore d'argent, du moins des recettes dépassant de beaucoup la trop maigre moyenne obtenue jusqu'ici.

On dirait que l'optimiste aussi en question revient de cette île de Ruach retrouvée ; ouvrons la bouche en plein air et l'atmosphère elle-même nous fournira abondante réfection. Bref, à l'entrée de notre World's Fair, ainsi qu'à bien d'autres, il porte en lui tout un nid d'espérances, d'illusions.

Eh bien, je ne puis malheureusement pas me ranger à son avis, et il me paraîtra, j'ai contribution. Il faudrait mieux qu'il soit, lui qui a tant et tant lu, que "la contradiction est le sel de la terre" ; cela est vieux comme les Livres Saints.

Oui, ma conviction en cela est absolument opposée à la vôtre, et je l'explique.

La saison d'hiver, sous tous les rapports charmante d'ordinaire à la Nouvelle-Orléans (mais trop décevante cette année, la saison d'hiver, par la rigueur du temps, par ses plaisirs, est celle qui exerce la plus puissante attraction sur les étrangers. Décembre, janvier, février étaient les mois sur lesquels nous comptions pour décuider le succès financier de l'Exposition. Au cours de ce premier trimestre devait être atteint, selon toutes probabilités, le point culminant des recettes. Or, elles ont été infiniment au-dessous des prévisions même les plus modestes. Le plus simple est attribuable à bien des causes déjà signalées. L'éloignement du lieu de l'Exposition, l'insuffisance des voies de transport, les délais subis par ceux qui sensément dans les chars urbains s'échelonnent en files interminables et ne partent jamais ; les fondrières, soigneusement entretenues, des routes dites carrossables, holà ! une longue série de pluies ; le tarif onéreux trop longtemps maintenu des grandes voies ferrées ; le fait de n'avoir pas réservé aux petites bourses un ou deux jours par semaine, à prix réduits, la faute commise en n'organisant pas au plus tôt, alors que les visiteurs affluaient, des programmes de soirée de nature à tenter tous ceux que leurs occupations retiennent forcément éloignés de l'Exposition pendant la journée de travail.

Et puis, et par dessus tout, au sein de notre propre population une apathie inexplicable, coupable même ; une apathie persistante, comme si nous étions entièrement désintéressés de la question.

Ce sont là des faits indéniables ; le dernier particulièrement est d'une démonstration trop facile.

Or, il est de nature, au point où nous sommes, à soulever les craintes les plus graves, s'il se continue.

A cette heure et jusqu'à la cloture du 31 mai, l'aide des étrangers sera relativement faible ; elle a déjà donné la plus forte proportion de ce qu'on en doit attendre. Ce flot là ne peut aller qu'en diminuant.

Sans doute, c'est là un facteur qui aura encore de l'importance jusqu'à la fin ; pourtant désormais la ressource pécuniaire principale de l'Exposition, c'est nous mêmes ; il est plus que temps de nous pénétrer de cette vérité. L'heure n'est pas aux récriminations vaines, stériles ; mais le devoir de la presse est de dire encore et encore que la nécessité d'une action immédiate, continue, s'impose à nous.

Ado-ton, le ciel l'aidera. Eh bien, en vérité, dans cette circonstance, le ciel, le sort, si vous l'aimez mieux, nous a fait larges avances. De tous les points du globe, l'industrie, l'agriculture, l'enseignement, les arts industriels, l'art se sont fait représenter ici. A peu près toutes les nations y ont leurs délégués ; les étrangers nous sont arrivés en bon nombre, et par deux fois la caisse fédérale sollicitée par le Président des Etats-Unis lui-même, M. Chester Arthur, s'est généreusement ouverte pour nous.

Que si nous méconnaissons ces précédents et ne reparions pas—partiellement au moins—pendant les huit ou neuf semaines à venir, le mal causé par l'indolence, l'inertie d'un trop grand nombre, le World's Fair, ouvert sous de favorables auspices, le World's Fair, avec son monde de produits du génie de l'homme, se fermera au milieu de justes railleries au lieu de adresse ; nous passerions pour une ville dormant le sommeil interminable de Rip Van Winkle.

Le Conseil de Direction, mieux avisé, n'est enfin décidé à utiliser les sources ; mardi, il en ouvrait réellement la série en abaissant le prix d'entrée à 25 cents, après cinq heures. Cette inauguration et cette réduction de prix exerceront peut-être une influence bienfaisante sur les deux mois à traverser. La masse comprendra la gravité de la situation ; et par un effort qui lui est bien aisé, elle y remédiera. Un peu de courage à la pioche ! Le tour de phrase est peu relevé, mais il est pittoresque et expressif.

Cela dit, rentrons au Salon que nous avons quitté, l'autre jour, pour le Main Building. A peine y sommes-nous qu'une toile, d'assez larges dimensions, sollicite notre attention. Elle porte le No 2, est signée Smith Hald (Fritjof) et a pour sujet *Le Retour des Pêcheurs*. Une inscription nous apprend aussi que ce tableau a obtenu une première médaille à Paris.

Le fait de cette distinction n'a rien pour fixer le jugement. On en pourrait beaucoup compter de cas artistes absolument médiocres et dont les travaux ont été aussi médaillés, tandis que les œuvres d'autres peintres, devenus des célébrités, étaient repoussées par un jury incompétent ou prévenu, et allaient se joindre au Musée des *Refusés*, où ont pris date bien des réputations sérieuses. Ce morceau commande l'attention ; un seul coup d'œil d'ensemble suffit pour vous convaincre que vous êtes en présence de quelqu'un ; en présence d'un peintre à tempérament. La simplicité des moyens, le bonheur du rendu vous l'indiquent aussitôt.

Si l'épisode est de ceux qui se répètent chaque jour, il n'en était que plus difficile à traiter en intéressant le regard et l'esprit. Cette difficulté, le peintre l'a surmontée, je n'hésite pas à l'écrire. C'est là encore un de ces ouvrages devant lesquels on fait forcément halte.

Au premier plan, sur le rivage nu, une jeune femme, une paysanne debout, robe brune, tablier bleu, mouchoir encadrant la tête qui se présente de profil. L'a pagnier en sautoir se balance à la hanche gauche ; elle porte un enfant qui dort, la tête reposée sur son bras gauche. Tandis que sommeille le bébé, elle tient ses yeux fixés sur la mer qui s'étale là, devant elle. C'est l'heure où les pêcheurs rentrent au port ; les voici, les uns pressqu'arrivés à la rive, les autres se profilant à peine dans les lignes vagues du lointain.

Un avant de la mère, qui attend le retour du père, de son *homme*, un petit gars, de profil, bien campé sur l'arête même de la berge, les mains dans les poches d'une inquiétante culotte rapiécée ; au cou une cravate de laine, le garant de la bise, et sur la tête, un couvre-chef, rappelant par la forme le casque de nos pompiers.

Le gars ne quitte pas du regard la flottille qui s'avance. Une barque surtout l'occupe ; il l'a reconnue sans doute. C'est lui, aura-t-il dit, et le sourire de la mère répond évidemment : Oui.

Quant à Bébé, il ne connaît pas encore ces émotions-là ; il dort, vous le savez, bouche entr'ouverte ; la tête abritée sous son épais bonnet de laine, une main pendante, aux bras de maman.

Pas de recherche, vous le voyez, dans la composition ; mais l'arrangement en est des plus heureux.

Je disais tout à l'heure qu'il y a toujours difficulté à intéresser avec sujet aussi naïf, presque banal, écrirai-je. Eh bien, l'artiste a fait deux fois preuve de talent à en triompher dans cette circonstance.

D'autres auraient sans doute appelé à leur aide les séductions du coloris ; ils auraient fait rentrer leurs barques par quelque coucher de soleil baignant l'atmosphère d'or et de pourpre ; ils auraient agité les vagues ; mis en action, pour ainsi parler, leurs personnages ; prêté du mouvement à chacun d'eux, afin de mieux animer, diversifier la scène. M. Smith-Hald n'a employé aucune de ces ressources.

Non seulement il n'a pas fait de haute couleur, mais la tonalité du gris est surtout celle qu'il a adoptée, dans laquelle il s'est presque maintenu. Son soleil s'est enfumé avant d'arriver à l'ouest, d'y plonger. C'est, comment dirai-je ? c'est un soleil lunaire.

De ci de là, quelques faibles coulées de lumière ; lumière tamisée, terne, qui laisse, terrases aussi, ces flots d'un calme plat, et sur la glace desquels les bateaux attendus glissent lentement.

Oui, la placidité, telle est la dominante de cette toile ; il y a là comme une paix indicible ; cela est poussé au gris, presqu'exagérément ; ces tons doux, où la pâte se montre à peine, ont la tranquillité, la sobriété de la fresque.

Bel effort et belle réussite ; les effets sont nombreux et grands dans cette extrême tempérance de coloris. Si ménagés, si modérés que soient les chairs, il y a dans cet ensemble une lumière distribuée de telle sorte que, malgré son vague crépusculaire, aucun détail n'échappe.

Et puis, analysez les figures du morceau, et là aussi vous saluerez la touche d'un artiste éminent. Grand art dans l'expression de ces figures qui cependant sont à peine ébauchées. Pour n'en citer qu'un, le visage de la mère dit tout ce qu'a voulu exprimer le peintre. Et pourtant il n'est guère qu'indiqué ; un trait à peine pour arriver à ce résultat. Mais quelle précision dans ce trait. Cela est peint avec largeur, avec décision.

Approchez-vous de la toile, étudiez la par le menu. Il vous paraîtra que certaines parties—et je parle spécialement des personnages—sont à peine ébauchées, que l'artiste a livré son travail avant de l'avoir parfait. Erreur. Reculez de quelques pas, et ces figures flottantes tout à l'heure, indécises, discontinues, vous paraîtront-il, vous souhaiteront maintenant achevées, complètes, forme et expression. Un peu d'impressionnisme même, mais celui d'une main experte, ne dressant jamais excessive dans l'emploi d'un procédé.

Tout l'épisode voulu par le peintre dans cette composition importante, et qui ne peut avec la distinction un fond de poésie aussi, est là devant vous, sinon vibrant, vivant du moins. Il vous cause, par son seul côté vrai, humain, une émotion douce, à laquelle on se livre parce qu'elle est dans la vie réelle.

M. Smith Hald, sous le rapport du coloris, se rattache quelque peu à Ingres. Il en a la réserve, je tirerais presque l'austérité ; mais en fait de ligne, de dessin, il n'a pas la décision de cette école. Il n'imite pas comme celle-ci sur la ligne, tout en conservant de la pureté ; il y a quelque peu de la bête dans ses contours.

Je vous en ai prévenus, chers lecteurs, au début de ces études, j'y cède tout plutôt que d'être fantaisiste ; jamais je ne pourrai m'astreindre à suivre obéissamment les tableaux de notre Galerie dans l'ordre où ils ont été rangés.

Donc franchissons, sans halte, une bonne moitié de la Salle Internationale et voyons ici ce tableau—chargé de vastes proportions—qui porte le No 211, et titre : *La Distribution des Drapeaux* et cette signature : Jules Garnier.

Ce nom est celui d'un artiste contemporain déjà célèbre et autour duquel, récemment encore, s'est fait grand bruit, à la suite d'une nouvelle manifestation commise à son endroit par le Jury de Peinture pour l'Exposition de 1884 ; Jury que présidait M. W. Bouguereau.

Ces juges, à pudeur intermittente, qui dans les musées et les jardins publics de Paris, de Versailles, etc., etc., n'ont qu'à jeter les yeux autour d'eux pour y voir un monde de nudités ; Phrynes, Nymphes, Satyres, comme le fait remarquer lui-même l'artiste aussi frappé ; ces juges qui ont applaudi à la composition de Makart : *L'Entrée de l'Isabelle Quant à Anvers*, et *Un Déjeuner sur l'herbe*, de Manet, et enfin à de nombreuses toiles, réalistes à outrance, avaient dernièrement une quinte de prétendue pudeur et exclurent du Salon de 1884 — pour cause d'immoralité — une fort belle page de M. Jules Garnier : *Borgia d'amore*.

Page historique, conçue, peinte au point de vue de l'art et de l'histoire, et non point avec la vue plate, mesquine, indigne d'un artiste haut placé, de spéculer sur le scandale, l'impudicité.

Cette composition dont je n'ai pu apprécier la valeur que par à peu près, puisque je n'ai eu sous les yeux qu'une lamentable photographie, est restée elle-même en douane durant quelques semaines. J'avais l'espérance qu'elle serait bientôt exhibée à la Nouvelle-Orléans. Par malheur, il en a été décidé autrement. Ceux qui en avaient charge, ont peut-être trouvé les frais qu'entraînerait nécessairement cette exhibition ; en conséquence, la toile vient d'être renvoyée à Paris.

Le fait est regrettable. Notre public est ainsi privé de connaître une production qui vivement agite l'opinion ; dont elle s'est longtemps occupée, préoccupée.

Je le déplore d'autant plus pour moi que je ne voudrais pas juger M. Jules Garnier sur le seul tableau que voici : *La Distribution des Drapeaux*.

Je confesse que je me soucie médiocrement de ce genre d'ouvrage. Il faut aussi qu'il se produise, cela est évident ; néanmoins, si j'étais un grand artiste, comme l'est M. Jules Garnier, ce n'est point à un semblable travail que j'appliquerais mon talent. J'imagine, du reste, que cette œuvre qui remplit un chassis énorme, a dû être faite sur commande. Et ici qu'on ne se méprenne pas au sens de mes paroles.

Il suffit d'une minute d'attention prêtée au tableau de M. Jules Garnier pour être forcément conduit à la conclusion que cela sent son maître. Je ne parle donc qu'au point de vue de la préférence personnelle ; je ne m'attache point en cela au côté esthétique.

A tort ou à raison, je demande au pinceau un autre mérite que celui de lignes correctes, résolues, hardies dans leur correction. Tôt je prendrais congé de qui ne me montrerait que des cartons bourrés *d'académies*, si exactes, si pures qu'elles fussent, comme trait, comme anatomie. La plastique ne suffit pas en matière d'art.

Avant tout j'y veux trouver imagination ou esprit. Si l'on ne peut attendre de la peinture la suraculté d'effet que cause la musique, on peut, on doit exiger qu'elle vous ramène, qu'elle vous produise des impressions aiglies aussi, profondes ; qu'elle vous cause joie ou tristesse, sourire ou larmes.

Vous arrez beau me captiver par un dessin irréprochable, la conquête sera courte si je dois être enchaîné par ce seul dessin. Vite, très vite même, croyez le, vous et moi nous serons ressaisis irrésistiblement par nos goûts.

Point d'art qui puisse passionner, s'il manque du côté immatériel, contemplatif rêveur ; s'il n'a ni l'esprit ni la poésie.

Dans la composition de M. Jules Garnier, on chercherait en vain cette note. Ce genre quasi-panoramique ne la comporte point d'ailleurs.

C'est une œuvre de science ; c'est l'affirmation nouvelle d'une main fort habile à se mesurer avec les difficultés, à avoir raison de toutes ; mais le charme en est absent.

Cela posé, constatons les mérites de la toile qui a certainement valu un grand labeur à son auteur.

Il y a un talent réel, un talent puissant même dans ce fourmillement de personnages, civils et militaires, debout, assis, à cheval.

En plongeant dans ces masses profondes on y note un ensemble, des détails qui ne sauraient être ainsi rendus que par un peintre de race. Bêtes et gens, soldats, bourgeois, fonctionnaires, hauts dignitaires, tout cela est disposé, posé, varié, avec une cranerie, un art extrêmes.

Rien de confus, ni dans les lignes ni dans le coloris ; tout se détache avec une précision frappante. Immense le nombre des personnages figurant sur cette toile, et cependant on les comprenait presque. La gradation des plans et des tonalités est supérieurement observée. Dans ce fourré vivant aucun empâtement ; tout est net, les contours précis, fermes. Le coloris est opulent, chatoyant, peut-être trop ensemble, dans ces grands traits et ces menus détails.

En un mot, M. Jules Garnier vient de faire dépense d'un talent de dessinateur et de coloriste que nul ne saurait lui contester ; il a tiré de son sujet tout ce que pouvait donner celui-ci. Mais encore une fois, tableau semblable ne s'adresse qu'aux yeux. Par son éclat, par sa riche palette il fixe l'attention, il étonne aussi ; il n'émeut point.

A quelques pas de là un petit tableau de chevalet : *La Solitude*, par M. Jules Emile Saintin—No 226. C'est là l'un des plus gracieux morceaux du Salon.

Une jeune femme assise sous une sorte de berceau. La tête est couronnée d'une fine chevelure d'ambre ; l'expression du visage est charmante ; il y court je ne sais quoi de mélancolique, de sympathique, qui séduit tout d'abord. Elle est vêtue de noir et se détache très vivement sur un rideau de verdure.

Corsage montant que termine un col de dentelle d'une finesse réelle, et peint en pleine pâte cependant.

Dans ce bras gauche replié sur le genou, dans cette tête pensive qui se repose sur la main gauche, se trouvent des courbes exquises. La main droite est délicieusement modelée, d'une vérité extrême. *Solitude*, porte le catalogue, mais on comprend aisément que la pensée d'un absent peuple cette solitude-là.

A ce titre je serais tenté de substituer : *Il rêve*. Et il est venu, n'en doutez pas.

La rêveuse est entourée de branchages et de fleurs, tous les parfums de la nature ; cependant de cette très jolie toile c'est surtout le parfum de la femme qui se dégage, qui séduit.

Solitude, *rêverie*, portent une étiquette placée au bas du cadre ; je ne m'en étonne point. Une véritable friandise artistique.

Le mot de friandise me ramène naturellement à un autre mignon tableau dont le titre : *L'Amour endormi* (No 46) figure aux notes de mon carnet. Très coquette fantaisie, due à M. Léon Perrault, un élève de MM. Picot et Bouguereau, deux maîtres dont les ateliers ont produit de brillants élèves.

L'Amour endormi ; je ne jurerais pas que les deux yeux soient de la partie. Et pourtant quelle couche ! Le lit le plus moelleux qui soit ; un sommier de nuages, gris, blancs, azur.

Ses cheveux d'or et bouclés, qui n'en finissent plus, lui forment un véritable oreiller, tout en éclairant le visage ainsi qu'un nimbe ; des fleurs sont jetées autour de lui ; on dirait que les boutons s'en ouvrent. Rien sur sa couchette aérienne, le gentil démon n'a été sec ailes qui émergent de droite et de gauche, comme pour l'éventer. La mignonnette main droite est ramenée sous sa tête charmante ; la gauche s'étend sous un nuage de neige qui décorne ; elle tient on plutôt elle laisse glisser de ses doigts une rose. Gare aux épines.

Ainsi que les boutons, la bouche s'entr'ouvre, mais plus jolie, mais plus fraîche qu'eux. Le mouvement du corps est charmant ; ces flexions ravissantes. Rien de plus gracieux que ce pied droit miniature, blanc et rose, ramené sur la gauche. Les chairs sont très finement modelées, diaphanes ; une gamme de tons habilement variés. Motif heureux, et bien traité. Délicat, doux comme un pastel.

Le sourire qui s'esquisse sur la bouche du bonbon, bien vivant par exemple, qui repose là sur des mues, est plein de malice, d'ironie ; mais les lèvres me semblent un peu trop hautes en couleur ; le carmin qui frâche trop vivement sur les tons sobres et si naturels du visage. Il y a là une dissonnance de coloris.

La Cigale (No. 87) est l'œuvre d'un élève d'Ary Scheffer, M. Jules Goupil, mort en 1883, en pleine jeunesse, après avoir été médaillé quatre fois à Paris, où il était né.

La pose de la tête est peut-être trop cherchée, un peu maniérée, mais l'expression en est aimable ; un fond de poésie sur ce visage, dans ce regard de jeune fille. Mons ces chairs aussi on sent bien le sang qui circule, la vie.

Les cheveux touffus, flottant en désordre, blond-cendré, sont tamisés en partie sur le front ; comme un rideau dont l'ombre fait ressortir mieux encore l'éclat, les chairs de la figure. Très fine l'expression de cette tête, d'un coloris chaud, attirant. La chevelure, certaines détails, est des mieux réussis. Ayez remarque des reflets, des chatoiements vraiment pris sur le vif. La main droite est excellente de forme, de lignes, de tons. L'artiste y a tout modelé ; on dirait que la surtout il s'est révélé de sa composition avec amour.

Cette main, la seule qu'on voie, fine, potelée, on ne saurait le dire, plus gentilles fossettes qui semblent dont les tons veinés serpentent, transparaissent, cet très artistement modelée. La blancheur, la finesse et le fini en ressortent mieux sur le teint brun et rose et que recouvre un vêtement de couleur sombre, dont la teinte brune fait une opposition heureuse avec les chairs du visage.

Ce contraste intelligemment cherché, intelligemment rendu, est du meilleur effet.

Avant de terminer la présente revue que je reprendrai après demain dimanche, un mot encore. Il y a quelques années, le banquier M. Corcoran, l'une des sommités des Etats-Unis, un philanthrope dont la libéralité est aussi ingénieuse qu'intelligente, faisait don à la Louisiane d'un tableau à proportions immenses, d'une double valeur : artistique, historique.

En effet, le sujet en est : *La Bataille du 8 Janvier* 1815, et son auteur signe : Eugène Lejeu ; l'un des rédacteurs de l'Ecole Française. Un des plus brillants élèves de Gros et de Vernet ; qui ne compte plus les medailles obtenues, et qui, plus qu'octogénaire, produit encore des œuvres pleines de fougue et de coquetterie aussi, tant il est revenu à la peinture de genre, aux tableaux de chevalet.

Je m'étonnais récemment de ne pas rencontrer au Salon une seule des œuvres de notre paysagiste louisianais, Richard Clague ; je suis plus surpris encore de n'y point trouver cette grande composition de M. Eugène Lamy, une page de notre histoire, un travail digne de la signature qu'il porte.

Cette toile a longtemps orné la Salle du Sénat à la Maison d'Etat (Hôtel St. Louis) ; j'imagine qu'elle est aujourd'hui au Capitole de Baton Rouge. Si pleine me semble indiquée une place d'honneur à la Galerie de Peinture du World's Fair.

A propos de place d'honneur, on m'apprend que les deux toiles de Corubet, fort mal logées jusqu'ici, vont être exposées de telle façon qu'on pourra voir de plus près ces tableaux de celui qui fut le grand peintre de l'Ecole Réaliste. Naturaliste

L. PLACIDE CAPOBLE.

GRUNEWALD OPERA-HOUSE. — *La* foule qui reste fidèle a M. Bolton, lui est une preuve manifeste que son succès est bien d'estre opéra. Hier le voyage à Berlin était salué des bravos de la salle ; il en sera de même ce soir pour la splendide excursion en Russie, en Turquie et en Egypte. Les paysages sont de vrais monuments ayant un cachet tout particulier ; et abondent. M. Bolton peut donc être certain qu'il comptera de nombreux compagnons de route.

C'est demain qu'il donnera ses deux représentations d'adieu. Dommage, en vérité.

WERLEIN HALL.—C'est assurément un orchestre des plus intéressants que celui des Soniers de Cloche Suisses. Leur répertoire est considérable ; si bien que le programme se renouvelle chaque jour au Werlein Hall. Celui de ce soir comptera parmi les plus appréciés, les plus applaudis. Excellent ensemble.

THÉATRE ST. CHARLES.—Pendant que se continue et s'accentue mieux encore le succès du drame *Victor Durand*, qui sera joué ce soir, la troupe du Théâtre Wallack, de New York, poursuit très activement les répétitions de *Lady Clare*, *Le Maître de Forges*.

Le succès du drame de George Ohnet à Paris a été plus retentissant encore que celui de son roman. Il est peu d'ouvrages dont les effets soient aussi nombreux, aussi profonds. On peut compter que les artistes qui jouent en ce moment *Victor Durand*, nous en donneront une bonne interprétation.

C'est dimanche que *Lady Clare* paraîtra à la rampe.

GRAND OPERA HOUSE.—Ce soir, reprise de *Lights O'London* ; une ancienne connaissance, mais à laquelle le public fait toujours excellent accueil. Du reste, si la pièce reste nécessairement la même, on voici de nouveaux interprètes, et de plus la direction a voulu la rajeunir sous un certain rapport. Décors, costumes, accessoires, tout est battant neuf.

Lundi, Lawrence Barrett dans *Yorick's Love*.

ACADÉMIE DE MUSIQUE. — Les trois dernières représentations du *Private Secretary* auront lieu aujourd'hui et demain matin et soir.

Hâtez vous donc de vous donner le plaisir de ce spectacle ; l'ouvrage ne sera certainement plus repris cette saison.

La troupe du Madison Square Theatre inaugurera sa seconde semaine, par une comédie, fort en vogue, aussi : *Young Mrs. Winthrop*. La première représentation en aura lieu après demain dimanche.

THEATRE FARANTA—*A Tale of Enchantment* enchante, en effet, les habitués de ce théâtre. C'est certainement un fort beau spectacle. Il y a de tout dans cette pièce : comique, dramatique, danse, chant, manœuvres militaires par un peloton de jolies femmes, transformations à vue, etc.

Le tout pour 10 cents.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE LA

NOUVELLE-ORLÉANS.

La journée d'hier à l'Exposition a été contrariée par le mauvais temps. Néanmoins, le montant des recettes de l'entrée a atteint un total de $3390.

Vers 4 heures, un nombre assez considérable de spectateurs avaient bravé les averses fréquentes, pour assister aux exercices aérostatiques de M. Warner qui devait faire une ascension à l'aide du ballon-réclame *Héro*, un peu au Nord-Ouest du palais du gouvernement.

Des derniers préparatifs n'ont été achevés qu'à 5 heures. A ce moment l'aéronaute s'est enlevé rapidement, et l'aéronaute gymnasiarque, suspendu à un simple trapèze, a fait au départ une foule de cabrioles et d'exercices, dont la hardiesse faisait frémir bien des spectatrices.

Le ballon s'est dirigé vers le Nord-Ouest, arrosé amplement par les cataractes de Jupiter Pluvius. Nous avons appris dans la soirée que le *Héro* et son aéronaute avaient tous deux atteri sans encombre à deux milles au Nord-Ouest de l'Exposition, à une encablure du rivage du lac Pontchartrain.

Hier, dans la galerie mexicaine, dont les splendeurs actuelles constituent une des plus grandes attractions du palais principal, nous avons eu l'occasion de remarquer parmi les exhibitions de produits arrosés, la superbe vitrine d'une grande fabrique de chocolats mexicains, la marque *Flor de Tabasco*, qu'à du reste recommandés à notre attention M. ENCARNACION PAYEN lui-même, le sympathique chef d'orchestre, qui se trouve être un ami du fabricant.

Nous avons dégusté avec plaisir ce produit de bonne marque et de qualité supérieure et lorsque l'occasion s'en présentera, nous en reparlerons volontiers.

—A 5 heures et 1/4, a eu lieu le concert de jeudi de la musique mexicaine. Nous avons remarqué que tous les artistes d'Outre-Rio-Grande avaient provisoirement renoncé à leur costume militaire, si coquet et si élégant.

Leur chef nous a appris que cette réforme était nécessitée par l'élévation imminente de la température. Désormais les musiciens joueront pendant la semaine, en costume civil. Le dimanche seulement, ils revêtiront l'uniforme sévère et de bon goût de leur corps. Inutile de ajouter que rien n'est changé, malgré la modification de la tenue, à la composition de l'orchestre.

—A partir de mardi prochain, 7 avril, l'orchestre de M. ENCARNACION PAYEN jouera, chaque semaine, dans le *Music Hall* de l'Exposition, conformément au tableau qui suit :

Lundi, mardi mercredi	de 5 à 30	à 8 h. du soir
di jeudi et vendredi		
Samedi	de 2 h. à 5 h.	de l'après midi
Dimanche	de 2 h. à 4 h.	de l'après midi
	et de 6 h. à 8 h.	du soir.

En attendant que la *musique d'honneur* de l'Exposition commence à se conformer à ce programme d'été, elle continuera à jouer, chaque jour, dans la salle de concert, excepté le lundi 6 avril.

Des travaux très importants vont être exécutés, très prochainement, au canal de l'Ouricq, cours d'eau également utile à la navigation et à l'approvisionnement de Paris en sus servant à l'alimentation.

Creusé sur neuf kilomètres de longueur, le canal de l'Ouricq fut, lors de début, revêtu de chaque côté de digues entre lesquelles il est encaissé, d'un cotroit, construit, sous forme de terre glaise imperméable, destiné à éviter les infiltrations. Mais, par suite de l'usure de ce cotroit, on voit souvent des brèches s'ouvrir subitement, accidents qui ont pour effet de suspendre la navigation et de priver la ville d'une quantité d'eau jugée indispensable à l'alimentation.

C'est pour remédier à ces accidents que la Ville de Paris va faire exécuter d'urgence les travaux de consolidation et de réfection dont nous parlons plus haut. Les travaux à faire nécessiteront une dépense totale d'environ un million de francs.

Liste des passagers attendus à New York par l'Amérique,

M Reiset, Mme Reiset et enfant, M J H Livingston, valet de chambre M Boele, M Bertaux, M Gaillard, Mme Gaillard, M Epple, M J H Grosjean, M Ballue, M Robertas, M Louis Malchain, M Abdul Rahman Bey, Mme Abdul Rahman, Mlle Rahman, M Hohl Oppenheimer, M Alfred Bertsch, Mme F Schuler, Mme Fevre, Mlle Elise Tischenbach, Sœur Pitate, Sœur Marie Burke, Sœur Alice Cockefield, sœur Marie Casanovee, M Hermann Bokelt, M Paul Leclerc, M Jules Francis M Auguste Levy, Mme Levy, Mlle M Retjdis M Henri Fabre M Giovanni Ferier M Theodor M Albert Armand M Primaldi.

SIGNAUX D'INCENDIE.

Boîtes.

3 Tchoupitoulas et Valence.
5 Harmonie et Levée.
6 Washington et Chippewa.
7 Marché de la rue Nevviome.
8 Carondelet et Huitième.
9 Panteur et Saint-Mary.
12 Magnolia et Washington.
13 Sixième et St-Denis.
14 Poste de la Cie de Pompe No. 22
15 Poste de la Cie de Pompe No. 23.
16 H. & L. No. 1, Jackson.
17 Constance et Première.
18 Magazine et St-André.
19 Rousseau et Ste-Marie.
21 St-Charles et Première.
23 Dryades et St-André.
24 Marais et Keller.
25 Jackson et Calliope.
26 Jackson et Liberté.
27 Deuxième et St-André.
29 Market et Levée.
31 Hôpitaux et Levée.
32 Poste de la Cie de Pompe No 12 Tchoupitoulas.
34 Poste de la Cie de Pompe No 1 Hunter.
35 Market et Chippewa
36 Station de Police du 2ème Precinct
37 Rues et Magazine
38 Melpomène et Camp.
41 Station des Ecuries St-Charles.
42 Poste de la Cie de Pompe No 30, Thalie
43 Franklin et Prato
47 Gravoisé et Nouvelle Levée.
48 Poste de la Cie de Pompe No 6, St-Joseph
51 Constance et Erato.
52 Camp et St-Joseph.
53 Poste de la Cie de Pompe No 18, Calliope.
54 Nouveau Bassin et Promenade Tritons.
56 Calliope et Freret.
57 Magnolia et Erato.
61 Terpsichore et Franklin.
65 Julie et Levée.
71 Pied de la rue Julie.
72 Canal et Levée.
73 Magnolia et Girod.
74 Natchez et Tchoupitoulas.
81 Canal et Camp.
82 Poste de la Cie de Pompe No 5, Girod et C.H.
83 Poste de la Cie de Pompe No 13, Perdido.
84 Carondelet et Commune.
121 Remparts et Canal.
123 Remparts et Poydras.
124 Poste de la Cie de Pompe No 14, Commune.
125 Magnolia et Orange, Girod.
126 Claiborne et Poydras.
127 Commune et Rocheblave.
128 Miro et Lafayette.
141 Bienville et Vieille Levée.
142 Bienville et Royale.
143 Poste de la Cie de Pompe No 7, Dauphine.
145 Bourgogne et Toulouse.
146 Poste de la Cie de Pompe P. H. & L. No 4, Bassin.
151 Canal et Robertson.
152 Bienville et Johnson.
153 Derbigny et Bienville.
154 Station des chars, rue du Canal.
214 Vieille Levée et St-Philippe.
215 Station de Police, Place Jackson.
216 Hôpital et Dauphine.
217 Poste de la Cie de Pompe No 10, Dumaine.
231 Tremé et Esplanade.
232 Remparts et Quartier.
234 Tremé et Tonnelles.
235 Poste de la Cie de Pompe No : Claiborne.
236 Chemin du Bayou et Claiborne.
237 Station de Police, Prison de Parei
241 Poste de la Cie de Pompe No 3, Cle
242 Ste-Anne et Miro.
243 Manufacture de Stern, Français.
252 Poste de la Cie de Pompe H. L. No 3, Peters.
253 Poste de la Cie de Pompe No Esplanade.
312 Station de Police, Champs-Elysé
313 Bagatelle et Esplanade.
314 Bons-Enfants et St-Antoine.
315 Bons-Enfants et Champs-Elysées.
316 Claiborne et St-Bernard.
412 Laharpe et White.
413 Amour et Espagne.
414 Poète et Urquhart.
415 Mandeville et Claiborne.
513 Prytanée et Coton et Levée.
514 Marché Washington.
515 Louisa et Remparts.
612 Poste de la Cie de Pompe No 2 Grands-hommes.
613 Dauphine et Indépendance.
614 Station des Chars, Pologne.
615 Casernes des Etats-Unis
616 Reynes et Dauphine.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Température du 2 avril 1885.

Température de C. DENAIRE, Opticien.

	Fahrenheit	Centigrade
6 heures du matin	70	21
Midi	74	23¼
3 P. M	74	23¼
6 P. M	71	21½

Nlle-Orléans, La., 2 avril 1885, 2.00 p. m.

Température (Fahrenheit) dans les villes suivantes :

Atlanta	73	Louisville, Ky	78
Augusta, Ga	78	Memphis, Tenn	74
Corsicana, Tex	—	Mobile, Ala	71
Cairo, Ill	74	Montgomery, Ala.	78
Chattanooga, Tenn	75	Nashville, Tenn	76
Cincinnati, O	77	Nlle-Orléans, La	74
Davenport, Iowa	84	Omaha, Neb	39
Dubuque, Iowa	44	Pittsburg, Pa	78
Galveston, Tex	74	Savannah, Ga	71
Indianola, Tex	77	Shreveport, La	75
Keokuk, Iowa	48	St-Louis, Mo	56
Key West, Fla	78	St-Paul, Minn	35
La Crosse, Wis	35	Vicksburg, Miss	74
Leavenworth, Kan	50	Yankton, D. T	43

MARIAGES, NAISSANCES ET DÉCÈS

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

Edward C. Marshall à Mlle Annie L. Wheeler.

Naissances.

Mme Gustave Harris, un garçon.
Mme John T. Pigott, une fille.

Décès.

Mlle Fanny Ryan, 30 ans, Calliope et Carondelet.
Lucy Clark, 28 ans, paroisse Jefferson.
Eugene Doherty, 53 ans, 1105 Laurel.
Mme Ethelinda Cornwell, 60 ans, Carrollton.
Atanas Lerouge, 39 ans, 28 Marais.
Alice Buckley, 13 ans, 95 1/2 North Villeré.
Elina Adolphe, 85 ans, Asile de la Ste Famille.
Ida Davis, 22 jours, 339 Howard.
Mary Miller, 7 ans, 178 South Franklin.
Amanda Bernard, 1 an, 19 St Thomas.
Mme J. Philip, 60 ans, 123 Barracks.
Mme F. Pastal, 22 ans, 12 Sérapion.
Mme Franziska Bauer, 58 ans, 95 Royale.
Catharine Murry, 23 ans, Camp, entre